

LYON ARTISTIQUE

THÉÂTRAL, LITTÉRAIRE, MUSICAL

Publication hebdomadaire illustrée paraissant le Dimanche

— Les manuscrits ne sont pas rendus —

ADMINISTRATION, RÉDACTION, ANNONCES :

Sté de Publicité Artistique et Commerciale

LYON, 12 et 14, rue Bellecordière, LYON

ABONNEMENTS

LYON ET LE RHONE		DÉPARTEMENTS	
Six Mois	4 fr.	Six Mois	5 fr.
Un An	8 fr.	Un An	10 fr.

SOMMAIRE

TEXTE — « Une visite à Beethoven » (suite et fin), Richard Wagner. — Lettre Parisienne, Charles Dulot. — Les Excursions du Dimanche (suite), Docteur Eraud. — Concert Jemain, Stolzing. — Régates de Villevert-Neuville. — Echos et Nouvelles.

ILLUSTRATIONS. — M. Abel, conseiller municipal. — M. Appleton, avocat, professeur à la Faculté, conseiller municipal. — Les Concerts Bellecour.



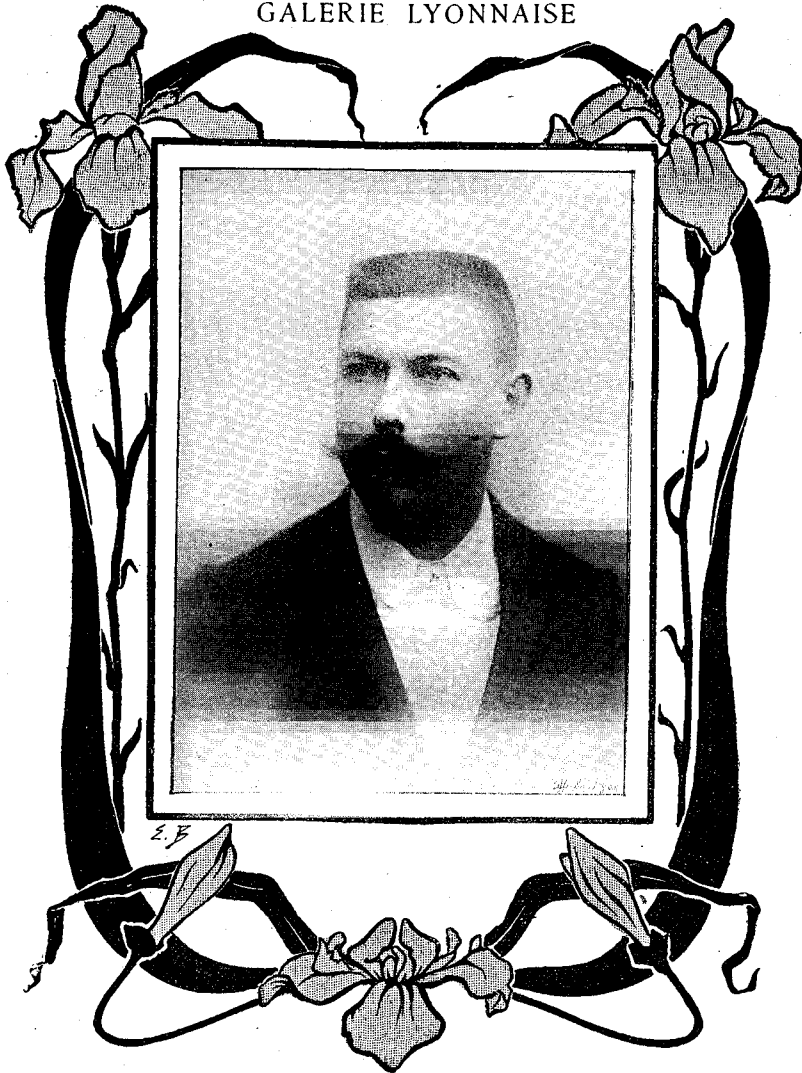
Une Visite à Beethoven

Épisode de la Vie d'un Musicien allemand.

— Suite et fin —

JE respirai enfin ! La physionomie de Beethoven lui-même perdit quelque chose de son austérité ; il me considéra quelques secondes, et me dit : « Cet Anglais paraît vous avoir beaucoup tourmenté ; consolez-vous-en avec moi, car il y a longtemps que je suis en butte à ces odieuses persécutions. Ils viennent visiter un pauvre musicien comme ils iraient voir une bête curieuse. Je suis peiné de vous avoir un moment confondu avec cette sorte de gens. Votre lettre témoigne que mes compositions vous ont satisfait ; cela me fait plaisir, car j'ai renoncé à peu près à conquérir les suffrages de la multitude. » Ces paroles simples et familières dissipèrent toute ma timidité, et, pénétré de joie, j'écrivis que j'étais loin assurément d'être le seul qui brûlât du même enthousiasme pour les productions de son brillant génie, et que le plus ardent de mes vœux serait de le voir un jour dans l'enceinte de ma ville natale, où il jouirait de l'admiration unanime inspirée par son talent.

GALERIE LYONNAISE



M. ABEL

Conseiller municipal
Du 3^e arrondissement.

— Les Viennois, en effet, me dit-il, m'impatientent souvent, ils entendent journellement trop de futilités déplorables pour pouvoir écouter de la musique sérieuse avec la gravité convenable.

Je voulus réfuter cette critique en citant les transports dont j'avais été témoin la veille à la représentation de *Fidelio*. — Hum, hum ! fit-il, *Fidelio* ?... Men Dieu, c'est par vanité personnelle qu'ils applaudissent cet ouvrage de la sorte, à cause de la docilité pour leurs conseils dont ils s'imaginent que j'ai fait preuve dans le remaniement de cette partition et ils croient que leur approbation de commande est une parfaite compensation de mon pénible travail. Ce sont de braves gens, mais légers de science ; et c'est pour cela, du reste, que leur société me plaît davantage que la vôtre, messieurs les érudits. Du reste, comment trouvez-vous *Fidelio* maintenant ? — Je lui fis part de l'impression délicieuse que j'avais ressentie la veille, en observant que l'adjonction des nouveaux morceaux avait merveilleusement modifié et complété tout l'ensemble. — Maudite besogne ! répartit Beethoven. L'opéra n'est point

mon fait ; du moins je ne connais pas de théâtre au monde pour lequel je voudrais m'engager à composer un nouvel ouvrage. Si j'écrivais une partition conformément à mes propres instincts, personne ne voudrait l'entendre, car je n'y mettrais ni ariettes, ni duos, ni rien de tout ce bagage convenu qui sert aujourd'hui à fabriquer un opéra, et ce que je mettrais à la place ne révolterait pas moins les chanteurs que le public. Ils ne connaissent tous que le mensonge et le vide musical déguisés sous de brillants dehors, le néant paré d'oripeaux. Celui qui ferait un drame lyrique vraiment digne de ce nom passerait

pour un fou, et le serait en effet, s'il exposait son œuvre à la critique du public, au lieu de la garder pour lui seul.

— Et comment lui demandai-je, faudrait-il s'y prendre pour composer un semblable opéra? — Comme Shakespeare dans ses drames, répondit-il; et il ajouta: Quand on consent à adapter au timbre de voix d'une actrice de ces misérables colifichets musicaux destinés à lui procurer les bravos frénétiques d'un parterre frivole, on est digne d'être rangé dans la classe des coiffeurs ou des fabricants de corsets, mais il ne faut pas aspirer au titre de compositeur. Quant à moi, de semblables humiliations me répugnent. Je n'ignore pas que bien des gens raisonnables, tout en me reconnaissant un certain mérite en fait de composition instrumentale, se montrent beaucoup plus sévères à mon égard au sujet de la musique vocale. Ils ont raison, si par musique vocale ils entendent la musique d'opéra, et Dieu me préserve à jamais de me complaire à des niaiseries de ce genre!

Je me permis de lui demander si jamais quelqu'un avait osé, après avoir entendu sa cantate d'*Adélaïde*, lui refuser la vocation la plus caractérisée pour le genre de la musique vocale. — Eh bien! me répondit-il après une courte pause, *Adélaïde* et quelques autres morceaux de la même nature ne sont que des misères qui tombent assez tôt dans le domaine de la vulgarité, pour fournir aux virtuoses de profession un thème de plus qui puisse servir de cadre à leurs tours de force gutturaux. Mais pourquoi la musique vocale n'offrirait-elle pas, aussi bien que le genre rival, matière à une école sévère et grandiose? La voix humaine est pourtant un instrument plus noble et plus beau que tout autre; pourquoi ne pourrait-on pas lui créer un rôle aussi indépendant? Et à quels résultats inconnus ne conduirait pas un pareil système? Car la nature si multiple des voix humaines, et en même temps si différente de celle de nos instruments, donnerait à cette nouvelle musique un caractère tout spécial en lui permettant les combinaisons les plus variées. Les sons des instruments, sans qu'il soit possible pourtant de préciser leur vraie signification, préexistaient en effet dans le monde primitif comme organes de la nature créée, et avant même qu'il y eût des hommes sur terre pour recueillir ces vagues harmonies. Mais il en est tout autrement du génie de la voix humaine; celle-ci est l'interprète direct du cœur humain, et traduit nos sensations abstraites et individuelles. Son domaine est donc essentiellement limité, mais ses manifestations sont toujours claires et précises. Eh bien! réunissez ces deux éléments; traduisez les sentiments vagues et abrupts de la nature sauvage par le langage des instruments, en opposition avec les idées positives de l'âme représentées par la voix humaine, et celle-ci exercera une influence lumineuse sur le conflit des premiers, en réglant leur élan et modérant leur violence. Alors le cœur humain s'ouvrant à ces émotions complexes, agrandi et dilaté par ces pressentiments infinis et délicieux, accueillera avec ivresse, avec conviction, cette espèce de révélation intime d'un monde surnaturel.

Ici Beethoven essoufflé s'arrêta un moment, puis il reprit en soupirant: — Il est vrai qu'une pareille tâche présente mille obstacles dans la pratique; car pour faire chanter il faut des paroles, et qui serait capable de formuler en paroles la poésie sublime qui serait le brillant résultat de la fusion de tous ces éléments? L'art de l'écrivain serait évidemment impuissant pour y parvenir. Je publierai bientôt un nouvel ouvrage qui vous rappellera les idées que je viens d'émettre: c'est une symphonie avec chœurs; mais je dois appuyer sur les difficultés que m'a suscitées en cette circonstance l'insuffisance du langage poétique. Enfin j'ai arrêté mon choix sur la belle hymne de Schiller: *A la joie*. Ce sont là assurément de nobles et beaux vers, et pourtant qu'ils sont loin d'exprimer tout ce que j'ai rêvé à ce sujet.

A présent même, j'ai peine à maîtriser l'émotion de mon cœur en me rappelant ces confidences par lesquelles le grand artiste

m'initiait dès lors à l'intelligence complète de sa dernière et prodigieuse symphonie, qu'il venait à peine de terminer. Je lui exprimai ma reconnaissance avec toute l'effusion que devait provoquer cette insigne faveur, et je lui témoignai combien j'étais transporté d'apprendre la prochaine apparition d'un nouvel ouvrage de son génie. Je sentais mes yeux mouillés de larmes, et je fus presque tenté de m'agenouiller devant lui. Beethoven parut comprendre ce qui se passait en moi, il fixa sur moi un regard mélangé de tristesse et d'ironie, et me dit: — Vous pourrez prendre ma défense lorsqu'il s'agira de mon nouvel ouvrage. Rappelez-vous alors cet entretien, car je serai sans doute accusé de folie et de déraison par mainte personne raisonnable. Vous voyez pourtant bien mon cher monsieur R..., que je ne suis pas encore précisément atteint de démence, quoique j'aie subi assez de tribulations depuis longtemps pour en courir la chance. Le monde voudrait que je prisse pour règle les idées qu'il se forme du beau, et non les miennes; mais il ne songe pas que, dans mon triste état de surdité, je ne puis obéir qu'à mes inspirations intimes; qu'il me serait impossible de mettre dans ma musique autre chose que mes propres sentiments, et que le cercle restreint de ma pensée n'embrasse pas, comme lui, leurs mille perceptions enivrantes, qui me sont totalement inconnues, ajouta-t-il avec ironie, et voilà mon malheur!

A ces mots, il se leva et se mit à marcher d'un pas rapide dans la chambre. Dans l'excès de mon émotion, je me levai pareillement, et je me sentis frissonner: il m'eût été impossible de pousser plus loin cet entretien en n'ayant recours qu'à des gestes ou à l'écriture. Il me sembla qu'en demeurant davantage je me rendrais importun; mais je dédaignai de tracer froidement sur le papier quelques mots de remerciement et d'adieu; je me bornai à prendre mon chapeau et à m'approcher du maître en lui laissant lire mon respectueux attendrissement dans mes regards. Il parut me comprendre et me dit: — Vous partez? Restez-vous encore quelque temps à Vienne? J'écrivis alors que l'unique but de mon voyage avait été de faire sa connaissance, et que, puisqu'il avait daigné m'accueillir avec autant de bonté, il ne me restait qu'à partir pénétré de joie et de reconnaissance. Il me répondit en souriant: — Vous m'avez écrit par quel moyen vous vous étiez procuré l'argent nécessaire à votre voyage. Vous pourriez rester à Vienne pour y publier de nouveaux galops; c'est une denrée qui se débite ici à merveille. Je déclarai à Beethoven que j'avais renoncé pour jamais à ce genre de travail, et que je ne pouvais concevoir quel motif assez puissant pourrait me déterminer désormais à un acte pareil d'abnégation. — Bah! bah! répliqua-t-il, pourquoi donc pas? Et moi, vieux fou que je suis, ne serais-je pas mille fois plus heureux de composer des galops; au lieu qu'il faudra végéter à tout jamais dans la carrière que j'ai embrassée. Bon voyage! ajouta-t-il, pensez quelquefois à moi et tâchons d'oublier les déceptions et les traverses de la vie.

Emu jusqu'aux larmes, j'allais me retirer; mais il me retint encore en me disant: — Arrêtez! nous allons expédier l'affaire de l'Anglais mélomane. Voyons où il faut mettre des croix? Il prit en même temps l'album de l'Anglais et le parcourut en souriant, puis il le referma, et l'enveloppant d'une feuille de papier, il fit avec sa plume une énorme croix sur cette blanche enveloppe, en me disant: — Tenez! remettez, je vous prie, à cet heureux mortel son chef-d'œuvre, et félicitez-le de ma part d'avoir deux oreilles bonnes et valides. J'envie réellement son sort. Adieu, mon cher, et conservez-moi votre amitié.

Ce fut ainsi qu'il me congédia, et je sortis de la maison dans un trouble extrême.

En rentrant à l'hôtel, je trouvai le domestique de l'Anglais occupé à attacher sa valise sur la voiture. Ainsi cet homme avait aussi bien que moi atteint son but, et je fus obligé de convenir qu'il avait fait preuve, à sa manière, de persévérance. Je monta;

à ma mansarde et fis mes préparatifs de départ pour le lendemain matin. Mes yeux tombèrent sur la grande croix apposée sur l'album de l'Anglais, et je ne pus réprimer un grand éclat de rire. Pourtant cette croix était un souvenir de Beethoven, et je me gardai bien de m'en dessaisir pour le gentleman musicien qui avait été le mauvais génie de mon saint pèlerinage. J'ôtai donc cette enveloppe que je réservai pour la collection de mes galops dignes de ce stigmate réprobateur. Quant à l'Anglais, je lui renvoyai son album intact avec un petit billet où je lui marquais que Beethoven avait été enchanté de sa musique, au point qu'il n'avait pas su où poser une seule croix de blâme.

Comme je quittais l'hôtel, l'Anglais montait justement dans sa voiture : — Oh ! adieu, me criait-il ; vous m'avez rendu un très grand service, et je suis entièrement content d'avoir vu de près Beethoven. Voulez-vous que je vous emmène en Italie ?

— Qui donc allez-vous voir ? lui dis-je.

— Je veux faire la connaissance de M. Rossini. Oh ! c'est un bien grand compositeur.

— Merci, lui répondis-je, je connais Beethoven, et cela me suffit pour ma vie entière.

Nous nous séparâmes. Je jetai un dernier coup d'œil d'attendrissement sur la maison de Beethoven, et je me dirigeai du côté du nord, ennobli et relevé à mes propres yeux.

Richard Wagner.

Bassin de **SOURCE DES CÉVENNES**
VALS
DIGESTIVE, LAXATIVE, DIURÉTIQUE



LETTRE PARISIENNE

Pas de nouveautés. — Obligation de se rendre aux théâtres exotiques. — La danse d'Aïcha. — La censure et *Mais quelqu'un troubla la fête*. — La *Fille Elisa*.

Les théâtres nous font des loisirs. Pas une nouveauté. Aux Variétés, le *Vieux Marcheur* alterne avec le *Nouveau Jeu* ; aux Bouffes-Parisiens, le second acte de *Champignol* fait rire d'un rire sans remords ; au Palais-Royal on sourit parfois à la *Cagnotte* ; au Vaudeville, le troisième acte de *Madame Sans-Gêne* vaut chaque soir un triomphe à Réjane, etc., etc. Tout ça c'est peut-être bien du plaisir et de l'agrément pour l'étranger et la « petite province », celle que ne visitent pas les tournées, mais pour nous... Pour nous il n'y a plus que les cafés-concerts ou les théâtres exotiques de l'Exposition.

J'en ai pris mon parti. Chaque jour maintenant je vais voir se trémousser les danseuses castillanes, sous le pavillon d'Espagne, au café du promenoir. J'arrive une demi-heure trop tôt et je m'assois au premier rang, très près de la scène... C'est que, parmi ces danseuses, il y en a une tout à fait séduisante... Avant de commencer sa danse, elle me lance un coup d'œil, un long et vif regard plein de malice : « Ah ça t'amuse mon bonhomme », disent les yeux noirs, « ça t'amuse quand je me trémousse à la hauteur de ton nez, attends un peu, nous allons t'en donner... » Et je vous assure qu'elle m'en donne. Dans un claquement de castagnettes elle s'approche, s'éloigne, se cabre, tape du talon, piaffe... le tourbillonnement de ces jupes claires balaye la scène d'un coup et me jette la poussière au visage... C'est délicieux, tout à fait délicieux...

Seulement, depuis hier, je suis inquiet : j'ai remarqué à mon côté, tout près de la scène aussi, un petit gros, à la figure de citrouille qui applaudissait vraiment trop bruyamment ; il faisait *ollé, ollé*, en agitant son chapeau : il a jeté même une pièce blanche sur la scène et la danseuse a ramassé cette pièce, l'a enfouie dans le décolletage de son corsage... La coquine a

alors souri, je crois, et — ce qui est de la dernière familiarité, tira la langue au petit gros à figure de citrouille...

Si, ce soir, je retrouve le petit gros à figure de citrouille, il n'y a pas de doute, je déserte le pavillon d'Espagne... Les infidélités me révoltent.

Mais où irai-je, mon Dieu ?

Peut-être au théâtre turc. Il paraît qu'il y danse une certaine Aïcha, dont la beauté... C'est du moins ce que j'ai lu ces jours-ci dans le *Matin*. Notre confrère Gaston Leroux avouait qu'Aïcha l'avait séduit. Elle l'avait séduit d'abord par sa façon de danser. C'est qu'elle n'est point quelconque la danse d'Aïcha à en juger par la description qu'il nous en faisait :

« ... C'est son tour. Le tambourin d'Aïcha cesse de remuer entre sa paume paresseuse et ses petits doigts frappeurs. Elle le dépose à son côté. Alors, elle met ses souliers noirs, brodés de fleurs rouges et bleues, car elle n'est pas gênée et en prend à son aise. Elle se chausse et se déchausse, après chaque danse, devant tout le monde. Enfin elle se lève en douceur, se détourne, prend les deux mouchoirs de soie rose, et la voilà.

« La musique, derrière elle, la musique aspirante et foulante de la trompette de bois, les peaux d'âne des fonds de cruche et la bouche ouverte de ses compagnes font entendre les trois notes recommençantes de la mélodie nécessaire. Ah !... ya a ya ai... ya ai a ya !... Ya... ai a ya !... Comme ça pendant trois cents pages.

« De temps en temps, les « ai a ya » se font plus précipités, les tambours résonnent avec plus de conviction et la trompette de bois vous entre jusqu'au tréfonds de l'oreille. Tout ça est bien égal à Aïcha. Elle remue ses deux mouchoirs en pensant à autre chose. Elle a une peine énorme à les soulever. Ce sont des petits mouchoirs très lourds. Les bouts ne s'en envolent pas plus haut que la mèche brune qui barre le front d'Aïcha. Tout en faisant des petits ronds dans l'air avec ses mouchoirs, Aïcha marche. Ou plutôt, on croirait qu'elle marche. La menteuse. Elle fait signe qu'elle marche. Un pas en avant, un pas en arrière, un pas à droite, un pas à gauche, mouchoir à gauche, mouchoir à droite. Ah ! tu ne te fatigues pas, Aïcha !...

« ... Voilà maintenant qu'elle prend les mouchoirs par les deux bouts. Les mouchoirs montent le long de la poitrine, où bruissent, enguirlandés, des chapelets de verroteries et de fétiches ; et les mouchoirs montent le long du fin profil, cachent le vague sourire de la petite bouche éclatante, et s'arrêtent soudain sous les yeux. Ai a ya ! Il y a deux soleils noirs qui vous regardent, au-dessus des mouchoirs, en songeant à autre chose ou à rien du tout. Ai a ya !... les mouchoirs se séparent. Ai a ya !... Un pas à droite, un pas à gauche, mouchoir à gauche, mouchoir à droite. Va t'asseoir... »

Oui, j'irai voir danser Aïcha... Au reste, je ne pense pas que mon confrère prenne ombrage d'une assiduité quelconque auprès de cette séductrice : je sais qu'il est fort refroidi à son égard depuis qu'elle est venue à un de ses rendez-vous habillée à la française, oui, d'un costume acheté tout fait au Louvre... Très contrarié, il ne sut que lui dire : « Aïcha ! Aïcha ! Est-ce que je me suis habillé en Turc, moi ? »

*

*

Au fond j'ai un peu honte de vous avouer de telles distractions... Pourtant, ce n'est pas notre faute si nous en sommes réduits là... oh non... C'est la faute de la censure, oui, parfaitement, de la censure...

Un moment nous avons pu espérer en effet être tiré de nos turpitudes journalières par l'attrait d'une pièce nouvelle dont on disait grand bien par avance... Avec impatience nous attendions donc la première de cette pièce intitulée : *Mais quelqu'un troubla la fête*... qui avait été mise sur pied en quelques jours par notre confrère Louis Marsolleau, et présentée, il y a

deux mois, au Théâtre-Antoine, avait été reçue d'emblée. Mais voilà qu'au dernier moment la censure a interdit la pièce...

Anastasie a eu peur, Anastasie assure que « c'est du picrate ! » cette pièce...

De quoi s'agissait-il donc? En se plaçant sur le terrain philosophique et ne faisant allusion en rien aux événements politiques récents, l'auteur s'attaque à la société moderne et à toutes les puissances. Cela n'a rien d'extraordinaire.

En deux mots voici le sujet : le rideau se lève sur une table de banquet — sorte de cène symbolique — autour de laquelle ont pris place tous les puissants de ce monde : le financier, le politicien, l'évêque, le général, le juge, la duchesse et la courtisane.

La fête de ces heureux est troublée par le toc-toc à la porte de leur sécurité du peuple souffrant et miséreux, représenté d'abord par le paysan, puis par l'ouvrier, enfin par l'inconnu — et c'est cet inconnu, cet X mystérieux et redoutable qui a épouvanté la censure.

L'auteur, en sa pièce, n'a ménagé personne, pas plus ses amis que ses ennemis. Il s'élève avec une véhémence passionnée aussi bien contre les fourberies de la politique et de ceux qui s'en servent que contre les prostitutions de tous ordres et de toutes grandeurs.

Pas content de l'interdiction, naturellement, Léon Marsolleau a envoyé à M. Roujon une petite lettre où il stigmatisé les « priapées joyeuses », que tolère journellement la censure.

L'allusion aux « priapées joyeuses » n'est point déplacée au lendemain de l'autorisation donnée de reprendre la fameuse *Fille Elisa*, dont la première, jadis, fut l'occasion d'un si beau tapage...

Cette reprise a été accueillie sans bruit, mais je ne dirai pas avec sympathie. Cette pièce est une pièce inutile et dénuée de signification. Toutes les parties « d'études générales » du roman sont coupées pour les besoins du théâtre. Le drame ainsi présenté n'est qu'une vulgaire aventure, il n'est pas la morne épopée de la prostitution. Puis il ne reste rien de ce qui fut l'idée première du roman d'Edmond de Goncourt : « La prison et la prisonnière » : Voilà l'intérêt de mon livre, disait-il dans sa préface. Ici, je ne me cache pas d'avoir, au moyen du plaidoyer permis du roman, tenté de toucher, de remuer, de donner à réfléchir. Oui ! cette pénalité du *silence continu*, ce perfectionnement pénitentiaire, auquel l'Europe n'a pas osé cependant emprunter ses coups de fouet sur les épaules nues de la femme, cette torture sèche, ce châtiement hypocrite allant au delà de la peine édictée par les magistrats et tuant pour toujours la raison de la femme condamnée à un nombre limité d'années de prison, ce régime américain, et non français, ce système Auburn, j'ai travaillé à le combattre avec un peu de l'encre indignée qui, au dix-huitième siècle, a fait rayer la torture de notre ancien droit criminel. Et mon ambition, je l'avoue, serait que mon livre donnât la curiosité de lire les

travaux sur la folie pénitentiaire, amenât à rechercher le chiffre des imbéciles qui existent aujourd'hui dans les prisons de Clermont, de Montpellier, de Cadillac, de Doullens, de Rennes, d'Auberive, fit, en dernier ressort, examiner et juger la belle illusion de l'amendement moral par le silence, que mon livre enfin eût l'art de parler au cœur et à l'émotion de nos législateurs ».

Pauvre Edmond de Goncourt! quel illusion il se faisait sur la portée possible de son livre : il aurait eu certainement quelque peine à voir s'ouvrir les prisons de Fresnes ou le « supplice du silence » est porté à son plus haut point!

Charles Dulot.



Les Excursions du Dimanche

— Suite —

DOIZIEU

La création récente d'un hôtel-sanatorium, installé au mont Pilat avec tout le confort et toutes les commodités modernes, a mis en valeur une région merveilleusement dotée par la nature et déjà très connue et très fréquentée par les touristes et les familles. Au premier rang, nous citerons Doizieu, centre d'excursions par excellence, placé dans un site des plus riants et qu'un service de voitures parfaitement organisé relie quotidiennement au mont Pilat et aux localités avoisinantes (1).

Nous empruntons au Guide *Forez et mont Pilat*, écrit par M. le docteur Eraud, les lignes suivantes qu'il consacre à la région de Rive-de-Gier et Doizieu :

Pour se rendre de Lyon à Doizieu, on suit la ligne de St-Etienne jusqu'à Givors. Par son heureuse position sur le Rhône, au confluent du Gier, cette petite ville devait s'assurer dès le début un grand développement en devenant l'entrepôt des bois, des fers, des houilles

les tirés des montagnes ou des localités voisines. De plus, Givors acquit une nouvelle source de prospérité, grâce à une entreprise qui fut malheureusement le produit avorté d'une grande idée : je veux parler du canal de Givors qui devait relier le bassin du Rhône à celui de la Loire. Il serait long de rapporter ici toutes les péripéties par lesquelles est passée la construction de ce canal ; disons seulement qu'il fut poussé progressivement jusqu'à Grand-Croix, et que l'on a dû établir le barrage de Couzon, pour obvier à l'interruption du cours de la navigation par suite du manque d'eau du Gier dans les moments de sécheresse. Le Gier est cette rivière qui, ayant sa source près de la ferme du Pilat, vient se jeter, après un parcours de 40 à 45 kilomètres, dans le Rhône à Givors, séparant la chaîne proprement dite du Pilat de celle de Riverie ; le temps n'est plus, je pense où des orpailleurs cherchaient dans la sable de son lit des paillettes d'or, industrie sans doute bien peu rémunératrice. Malgré les quelques affluents qu'il reçoit, le Langonan, la Durèze,

(1) Pour tous renseignements, s'adresser à l'hôtel de la Terrasse (Joannès Lacombe propriétaire), à Doizieu. Consulter l'annonce à la couverture.

GALERIE LYONNAISE



M. APPLETON

Avocat, Professeur à la Faculté,
Conseiller municipal
Du 1^{er} arrondissement.

le Bosançon venant des montagnes de Riverie et du côté du Pilat, le Janon, le Dorlay, le Couzon, l'Egarande, il est malheureusement à sec une grande partie de l'été.

Givors est aujourd'hui une ville un peu moins animée, malgré les verreries, les fonderies qu'il possède encore en assez grand nombre.

En quittant Givors, le chemin de fer s'engage dans la vallée sinueuse, enfumée et souvent étroite dans laquelle coule le Gier. Bientôt on traverse le territoire de Saint-Romain-en-Gier; puis on longe celui de Tartaras, à droite, dont les anciens habitants paraissent avoir été les premiers à se livrer à l'extraction de la houille, puis on passe successivement à Trèves-Burel, Couzon, avant d'arriver à Rive-de-Gier.

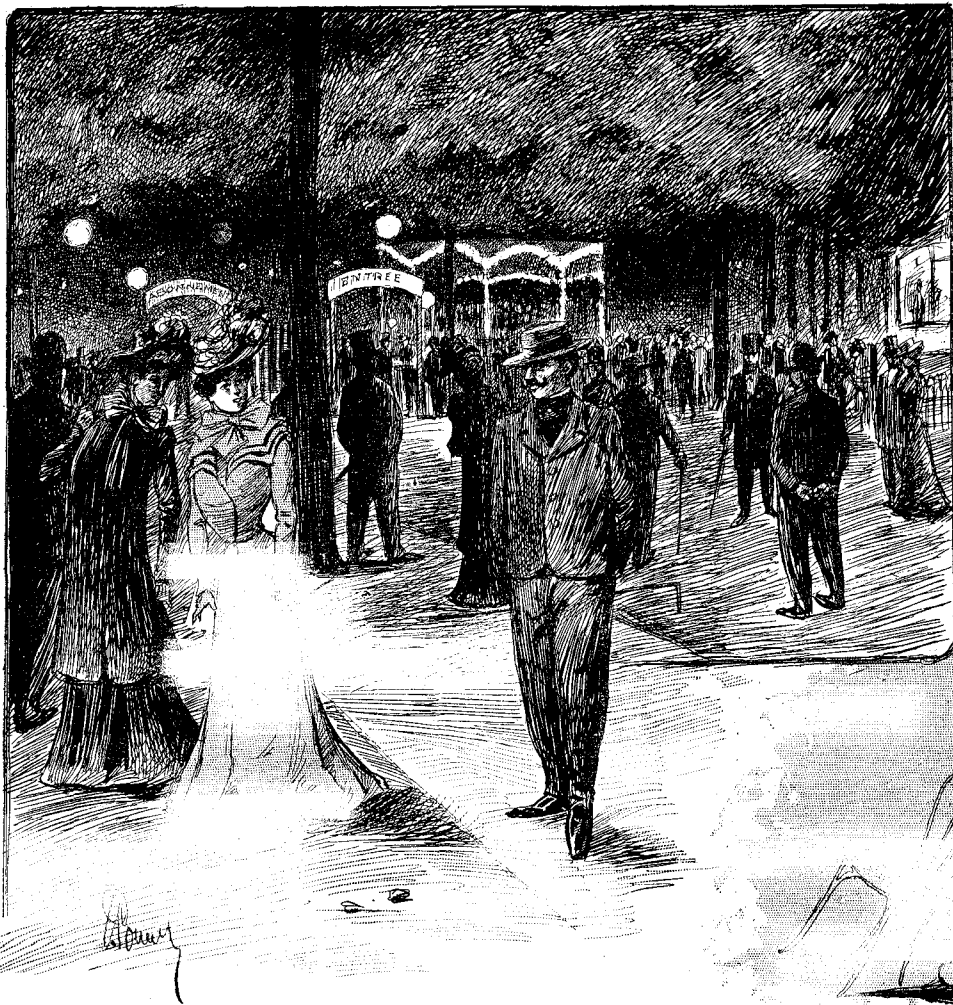
Rive-de-Gier est une ville de 13.000 habitants, sur le Gier et le

A Rive-de-Gier commence un tramway à traction mécanique qui dessert toute la région industrielle jusqu'à Firminy.

Lorette (belle église de style grec datant de 1856) est la seule localité qui sépare Rive-de-Gier de Grand-Croix, bourgade de 4,000 âmes, au pied des coteaux.

Au sortir de la gare de Grand-Croix on prend la route de Saint-Chamond à Pélussin-Chavanay et on monte en pente douce parallèlement au Dorlay. On laisse sur sa droite Saint-Paul-en-Jarrét, centre industriel fort important dont les comtes de Lyon étaient autrefois seigneurs. Ce village a vu naître le célèbre chirurgien Lisfranc; une sorte de kiosque élevé par son frère, médecin dans le pays, sert à indiquer la maison où il reçut le jour. Le bourg de la Terrasse, dans lequel on entre bientôt, était jadis une dépendance

1



2



3

AUX CONCERTS BELLECOUR

(1) La promenade sous les marronniers. — (2) Trois Habitués. — (3) Le Vieux... Marche.

canal de Givors. Elle paraît avoir été fondée sur l'emplacement d'un camp retranché formé par les Romains, à l'époque où ils établirent l'aqueduc monumental du Pilat à l'ancien Lugdunum; il ne reste toutefois que des vestiges incertains du bourg primitif. Rive-de-Gier eut à subir de nombreux assauts pendant les guerres de religion, de la part des huguenots comme des catholiques; ce n'est guère qu'avec Henri IV que le calme lui fut rendu. C'est de cette époque que l'extraction de la houille, qui était alors réduite aux besoins des familles locales, commença à devenir l'objet d'un commerce qui devait grandir de plus en plus. En 1750 d'après Mulsant, 7 à 800 mulets étaient déjà occupés à transporter sur leurs dos à Givors et à Condrieu ce précieux combustible; de 1764 à 1784, il fallait 16 à 1700 de ces animaux. En 1794, Paris vit arriver, grâce à la création du canal de Givors, les premiers bateaux chargés de charbon que lui envoyait le bassin de la Loire. Ce fut également vers 1790 que vinrent s'installer les premières verreries. Depuis, le commerce et l'industrie n'ont fait que se développer.

de Doizieu, auquel il est encore attaché pour le civil. Sa position agréable et le Dorlay, dont les eaux arrosent la vallée, y ont favorisé l'établissement d'une foule d'usines, telles que filatures de soie, fabriques de lacets, de rubans. A gauche, sur la rive droite du Dorlay, en aval du pont de la Terrasse, se trouve un filon de quartz, exploité à ciel ouvert, qui sert aux verreries de Rive-de-Gier. Un autre filon de même nature, connu sous le nom de Roche de Chavanolle, existe à Doizieu, sur la rive gauche de l'Artiole, un des affluents du Dorlay. Laissant à gauche la route de Chavanay, on remonte la rive droite du Dorlay dont la vallée devient plus sauvage. A gauche, le chemin de Saint-Just, hameau du Doizieu, puis (8 kil.) le Breuil, hameau rendu célèbre par les Caves des Sarrasins et un prétendu palais des Fées qui n'est vraisemblablement que légendaire, mais qui est pourtant décrit longuement par Jean Pélisson et surtout par Jean du Choul, car à l'époque où ce dernier écrivait (1550) il existait une sorte de château en ruines qu'on disait avoir été habité par des fées et qui devint peut-être dans la suite un ren-

dez-vous de chasse. En quittant le Breuil et se rapprochant des forêts on arrive bientôt à Doizieu (Doisiacus, Doayseu), commune de 2,000 habitants, dans une position fort pittoresque. L'église a été rebâtie sur l'emplacement de l'ancienne, dont la date remonterait à un temps inconnu. La nouvelle, à l'exception du chœur, qui est d'une autre époque; a été construite en 1804; on a conservé pour la chapelle un vitrail qui existait dans l'ancienne, et sur la porte d'entrée se trouve placé un vitrail gothique qui se voyait, avant la Révolution, dans l'église de Saint-Jean, à Saint-Chamond. Les habitants des trois sections, savoir: Saint-Just, la Terrasse, Doizieu, qui constituaient l'ancien territoire de Doizieu, ne sont pas de mœurs identiques; très probablement les trois paroisses — puisque chaque section a son église — finirent bientôt par former trois communes distinctes.

Le village est traversé par le Dorlay, sortant des bois du Pilat et renommé par l'excellence de ses truites et même de ses écrevisses qu'on ne trouve point, soit dit en passant, dans le Gier. Ce ruisseau, qui fait mouvoir beaucoup de scieries dans la première partie de son trajet, prend sa source à Fontclaire et reçoit plusieurs affluents avant d'arriver au village, savoir le Gas, vers la scie Grandjean, un peu plus bas la Sordière sortant d'un point assez rapproché de la Grange, et enfin la Frachure, naissant près du Collet et venant s'unir au Dorlay dans l'intérieur du bourg.

Près de l'endroit où le Dorlay, après avoir coulé du nord au midi, fait un coude pour se diriger de l'est à l'ouest, il y avait anciennement deux châteaux qui étaient reliés par de fortes murailles; celui de Doizieu proprement dit, et celui des Farnanches, appartenant d'abord tous deux au même seigneur. Ces maisons fortes ont été depuis, détruites, soit lors des guerres de religion, soit lors des guerres si fréquentes entre seigneurs rivaux. Il ne reste guère du château de Doizieu, Château-Vieux, que des vestiges de ses fondations. Une tour carrée de 30 mètres de hauteur servant de mairie, marque la place qu'il occupait. Le château de Farnanches, si l'on en croit la tradition, aurait été dans les temps lointains le théâtre d'un drame terrible, à savoir que, du haut des rochers, un homme aurait été précipité dans le vide et aurait été laissé après sa mort sans sépulture, d'où le nom de Rocher du Suaire que cet endroit a conservé depuis cette époque. Au milieu du village, sur une petite place, s'élève une belle croix sculptée, de 1547, qui aurait coûté dit-on cent écus.

Bien des choses encore seraient à dire à propos de cette localité: je terminerai par l'anecdote suivante que j'emprunte à Seytre de la Charbouze: « En juillet 1769, les notables de Doizieu ayant appris la présence de Jean-Jacques Rousseau à la Grange du Pilat, allèrent avec le notaire Perrier en tête pour complimenter le philosophe. Ils le trouvèrent assis par terre, occupé à effeuiller des fleurs et il se contenta de leur dire: auriez-vous par hasard rencontré mon chien que j'ai perdu dans la forêt? Le notaire Perrier ne put placer le discours qu'il avait préparé et Seytre de la Charbouze raconte qu'il ne s'en consola jamais. Rousseau garda de cette excursion un mauvais souvenir parce qu'il perdit son chien Sultan, qu'il trouva un mauvais gîte, qu'il fut mécontent enfin de sa récolte. »

De Doizieu on continue sa route, en prenant à gauche, au milieu du village, le chemin qui conduit à la Croix du Collet (943 mètres d'altitude) ou l'on rejoint la route de Pélussin au Crest de l'Éillon.

D^r Eraud.

Concert Jemain

L'abondance des matières ne nous a pas permis, dans notre dernier numéro, consacré exclusivement à l'*Aiglon*, de publier le compte rendu de l'intéressante audition des œuvres de M. Jemain.

L'excellent professeur avait convié à la salle du *Progrès* l'élite des amateurs lyonnais, qui ont écouté avec l'attention la plus soutenue toutes les œuvres portées au programme.

On ne peut que louer les hautes visées d'art de toutes ces compositions qui révèlent un musicien consommé, un artiste res-

pectueux de son art dont il possède tous les secrets; le style et la facture dénotent un harmoniste érudit et chercheur, et nous savons tels « professeurs de composition » qui pourraient demander à M. Jemain quelques conseils sur cet art d'écrire qu'ils pratiquent et qu'ils prétendent enseigner avec autant de présomption que d'ignorance.

Nous avons goûté plus particulièrement les pièces de moyenne dimension, plus profondément senties, plus concises et plus fermes d'écriture que certaines pages plus développées, fort honorables assurément, mais où la personnalité de l'auteur s'affirme moins complètement.

Si l'on peut formuler quelques réserves sur le concerto pour piano, ainsi que sur les sonates pour violon et violoncelle, on doit apprécier pleinement les pièces de piano, les « Aspirations » où passe comme un souvenir de Chopin et de Schumann, ainsi que la charmante « Suite dans le style ancien » dont l'archaïsme voulu s'allie à des formules d'un modernisme piquant.

Les compositions vocales, expressives et pittoresques ne le cèdent pas aux pièces instrumentales; mentionnons surtout la *Ballade des deux Ménestriers*, d'un romantisme flamboyant, confiée à la belle voix de M. Thonnerieu, et plusieurs pages d'un profond sentiment, admirablement mises en valeur par l'émouvante artiste qu'est M^{me} Mauvernay.

Notons plus spécialement *le Glas*, écrit sur une émouvante poésie de M. H. Mirande, qui est, nous dit-on, le frère du distingué compositeur, et la *Chanson de la Neige*, composée sur une exquise poésie de notre collaborateur, le fin lettré et le subtil critique Emile Ducoin.

M. Jemain a fait apprécier dans l'exécution de ces diverses œuvres son talent bien connu de pianiste; il a été secondé par M^{lle} Labram, chargée de tenir la partie de second piano dans son concerto; par M. Faudray, l'excellent violon-solo des Concerts symphoniques, et par M. Ugo Bedetti, le violoncelliste justement réputé.

Stolzing.

Régates de Villevert-Neuville

Dimanche dernier, l'Union Nautique de Lyon donnait sa réunion annuelle dans le coin charmant que tout le monde connaît, à Villevert; comme chaque année, une nombreuse assistance s'y était donné rendez-vous; on y remarqua de ravissantes toilettes, les dames ayant fait assaut d'élégance. Le beau temps s'était mis de la partie et a permis de courir les épreuves sans incident. Le gros intérêt de la réunion était une course à huit rameurs; comme on le supposait, elle a été très intéressante. Entre temps, quelques Esquimaux ont fait applaudir leur talent de rameurs.

Dans la tribune réservée au jury avaient pris place MM. Guillet, le sympathique président de l'Union Nautique; Defond, Page, du Cercle de l'Aviron; Lumpp et Aublanc, du Club Nautique; Magnin, des Régates Mâconnaises; Rochefort, du F. C. Régates Lyonnaises; Chevrot et Piolat, vice-présidents de l'Union Nautique; Garçon, trésorier; Padis, secrétaire. Voici les résultats des différentes épreuves:

Prix du Sud-Est, à deux avirons de pointe (seniors). — 1^{er}, *Rose bleue*, du Cercle de l'Aviron; 2^e, *Domino bleu*, du Cercle de l'Aviron; 3^e, *Tapageuse*, de l'Union Nautique.

Prix du Conseil d'administration, yoles franches à deux rameurs (débutants). — 1^{er}, *Ca décolle*, des Régates Mâconnaises; 2^e, *Toupet*, du F. C. Régates Lyonnaises; 3^e, *Jeune France*, du Cercle de l'Aviron.

Prix de l'Avenir, quatre avirons de pointe (juniors). — 1^{er}, *Ohé! les Gones*, de l'Union Nautique; 2^e, *Gafouilleux*, de l'Union Nautique; 3^e, *Fusion*, du F. C. Régates Lyonnaises.

Prix des membres honoraires, skiffs (seniors). — 1^{er}, *Bleuet*; 2^e, *Pattes-de-Lièvre*, tous deux du Cercle de l'Aviron.

Prix de Rigoletto, à deux avirons de pointe (juniors). — 1^{er}, *Chou-Chou*; 2^e, *Nénesse*, tous deux de l'Union Nautique.

Prix de la Compagnie des tramways de Neuville, skiffs (débutants). — 1^{er}, *Boule-de-Neige*; 2^e, *Feuille-Morte*, tous deux du Cercle de l'Aviron.

Prix de l'Union Nautique, quatre avirons de pointe (seniors). — 1^{er}, *Cocarde*, du Cercle de l'Aviron; 2^e, *Étincelle*, de l'Union Nautique; 3^e, *Ohé! les Gones*, de l'Union Nautique.

Prix de la Compagnie des Parisiens, yoles franches à quatre rameurs (débutants). — 1^{er}, *Koppe*, des Régates Mâconnaises; 2^e, *Improvisée*, de l'Union Nautique; 3^e, *Toe-Toe*, du Cercle de l'Aviron.

Prix des Bateaux-Mouches, skiffs (juniors). — 1^{er}, *Patte-de-Lièvre*, du Cercle de l'Aviron; 2^e, *L'Trainglot*, des Régates Mâconnaises; 3^e, *Roulis*, de l'Union Nautique.

Prix du Président de la République, huit avirons (seniors). — 1^{er}, *Présent*; 2^e, *Passé*; 3^e, *Futur*, tous trois de l'Union Nautique.

Echos et Nouvelles

~ **Galerie Lyonnaise.** — Nous continuons dans le numéro de ce jour la publication de notre galerie lyonnaise où défilent successivement les différentes notabilités du monde artistique, littéraire, commercial et politique de notre région.

Les élections municipales faites récemment appellent l'attention sur les nouveaux édiles de la cité lyonnaise, aussi donnerons-nous tout d'abord et par ordre alphabétique les photographies de MM. les Conseillers municipaux. Cette galerie purement documentaire sera complétée par une série de portraits-charges traités à la manière Léandre et constituant une innovation à Lyon.

Les portraits de MM. Abel et Appleton, parus dans ce numéro seront donc reproduits à nouveau dans *Lyon Artistique* du 1^{er} juillet.

~ **Courses de l'U. V. F.** — Aujourd'hui auront lieu, au vélodrome de Genas, les grandes courses vélocipédiques de l'U. V. F.

Cette réunion sportive, promet d'être une véritable solennité tant par le nombre que par la qualité des coureurs.

~ Est-ce que vraiment les dents d'éléphant deviennent si rare que ça? On annonce que trois grandes corporations, l'Association des fabricants allemands de pianos, la Société des fabricants de pianos de Berlin et celle des négociants allemands de pianos ont décidé d'augmenter le prix de ces instruments de cinq pour cent, — pour le moment, — en raison du grand renchérissement des matériaux de construction.

~ **Théâtre des Célestins.** — Après avoir fourni une carrière des plus brillantes, *l'Aiglon* va prendre son vol pour Genève. La tournée de M. Ullmann a obtenu à Lyon un très vif succès et le public n'a pas ménagé ses applaudissements à M^{me} Grumbach, ainsi qu'à MM. Daragon et Garnier. Notre scène de comédie ferme maintenant ses portes jusqu'au mois de septembre.

~ A Londres est mort à l'âge de quatre-vingts ans sir George Grove, le musicographe bien connu, à la suite d'une attaque d'apoplexie. Après avoir abordé avec succès la carrière d'ingénieur à laquelle il s'était destiné, il se fit nommer, en 1849, secrétaire de la société des Beaux-Arts et ensuite secrétaire de la Compagnie du Palais de Cristal, qui avait organisé, en 1855, des concerts importants sous la direction de M. Auguste Manns. Grove s'intéressa vivement aux choses de la musique, et les analyses de compositions musicales qu'il publiait dans les programmes des concerts donnés au Palais de Cristal attirèrent bientôt l'attention du public et des musiciens. C'est en 1878 qu'il commença la publication de son fameux *Dictionnaire de la musique et des musiciens*, auquel il donna un supplément en 1889; les articles de Grove sur Beethoven et sur Schubert, qui sont fort étendus, ont une certaine valeur. En 1867 il eut la bonne fortune de découvrir à Vienne les autographes de plusieurs compositions importantes de Schubert, entre autres de la musique pour le drame *Rosemonde*. A la fondation du Collège royal de musique à Londres, en 1882, Grove en fut nommé directeur, et c'est sous sa direction habile et énergique que cette école de musique est arrivée à la haute situation qu'elle occupe actuellement.

En 1894 il prit sa retraite, et publia depuis plusieurs travaux sur la musique, entre autres un supplément à la biographie de Schubert, par Kreissle de Hellborn.

~ On annonce la mort de l'excellent directeur du Conservatoire de Toulouse, le compositeur Louis Deffès, qui y était né le

25 juillet 1819. Elève d'Halévy au Conservatoire, il obtint le grand prix de Rome en 1847, et comme il était sans fortune, dut, à son retour d'Italie, se livrer au travail de l'enseignement. Voici la liste de ses ouvrages dramatiques: *l'Anneau d'Argent*, un acte, Opéra-Comique, 1855; *la Clé des champs*, id., id., 1857; *Broskovano*, 2 actes, Théâtre-Lyrique, 1858; *les Petits violons du roi*, 3 actes, id., 1859; *le Café du roi*, un acte, id., 1861; *les Bourguignonnes*, un acte, Opéra-Comique, 1863; *Passé minuit*, un acte, Bouffes-Parisiens, 1864; *la Boîte à surprise*, id., id., 1865; *la Comédie en voyage*, un acte, kursaal d'Ems, 1867; *les Croqueuses de pommes*, opérette en 5 actes, Menus-Plaisirs, 1868; *Petit bonhomme vit encore*, 2 actes, Bouffes-Parisiens, 1868; *Valse et Menuet*, un acte, Athénée, 1870; *le Trompette de Chamboran*, un acte, Casino de Dieppe, 1877; *les Noces de Fernande*, 3 actes, Opéra-Comique, 1879; *Shylock ou le Marchand de Venise*, 4 actes, Toulouse, 1898. A tout cela il faut ajouter *Cigale et Bourdon*, opérette donnée dans une matinée intime au théâtre Taitbout en 1878, et une autre opérette, *Lanterne magique*, publiée dans le *Magasin des Demoiselles* et non représentée. Deffès avait été nommé en 1883 directeur du Conservatoire de Toulouse, dont il avait su renouveler l'enseignement et où il avait rendu de signalés services.

~ Un journal hessois publie un fragment de journal qu'on vient de trouver par hasard et qui a pour auteur le ténor Cramolini, né à Vienne en 1807 et mort en 1884 à Darmstadt comme régisseur d'opéra du théâtre de la cour de cette ville. L'ancien chanteur, dont la belle voix a été célèbre, y raconte qu'il a interprété le premier la belle mélodie de Schubert: *Sois saluée (sei mir gegrüsst)*, après l'avoir répétée avec l'auteur. L'accompagnement avait été arrangé pour harpe, et la première exécution eut lieu dans le jardin d'une villa située au pied du Kahlenberg, près Vienne, habitée par la fiancée d'un ami de Schubert. Le jeune compositeur devint l'ami du chanteur et lui apporta encore plusieurs nouvelles mélodies, dont Cramolini fut le premier interprète. Il cite notamment *le Courroux de Diane (die zuernende Diana)*, dont Mayrhofer, un ami de Schubert, lui avait fourni les paroles.

~ Le célèbre ténor Tamagno a donné à Turin un grand concert dont le produit était destiné à faciliter l'envoi à l'Exposition de Paris d'un certain nombre d'ouvriers. La recette était de 8.199 fr. 50 c., les frais de 3.365 fr. 40 c. Le produit net est donc de 4.834 fr. 10 c.

~ M^{me} Emma Calvé est repartie cette semaine pour Londres, où elle doit chanter devant la reine, dans une représentation de gala au château de Windsor, le second acte de *Faust* et les deux actes de *Cavalleria rusticana*. Interviewée par un de nos confrères d'outre-Manche sur ses projets dans l'avenir, la grande cantatrice nous fait connaître qu'après avoir créé, à l'Opéra-Comique *l'Owagan*, de M. Alfred Bruneau, son désir serait de se faire entendre dans *l'Armide* de Gluck. Voilà une invitation à M. Albert Carré, qui trouverait une nouvelle occasion de créer des prodiges de mise en scène pour monter cet ouvrage qui tient de la féerie et de l'enchantement. Qui sait? Peut-être entendrons-nous, l'an prochain, le chef-d'œuvre de l'école musicale du XVIII^e siècle, avec M^{me} Calvé sous les traits de l'enchanteresse, auxquels les siens s'assimileront si bien. Mais après *Armide*, M^{me} Calvé parle de quitter le théâtre et de se retirer dans sa pittoresque propriété de l'Aveyron. En plein triomphe, alors? Espérons que notre belle artiste française, le moment venu qu'elle s'est fixé, ne renoncera pas aussi prématurément à un art dont elle a été la prêtresse fidèle et convaincue. Les applaudissements du public la rappelleront sur la scène, comme ils la rappellent chaque soir où elle chante, et auront raison d'une résolution prématurée. Il est vrai d'ajouter que M^{me} Calvé, après avoir été une grande tragédienne lyrique, rêve de devenir une tragédienne dramatique: « Que voulez-vous, disait-elle encore à notre confrère, les lois sévères du rythme m'ont toujours astreinte à une monotonie de jeu qui m'est insupportable, et ne pouvant chanter les rôles d'Yseult, de Brunehilde et de Fidelio, qui me permettraient de donner libre essor à mon tempérament dramatique, j'aimerais à jouer, au théâtre Antoine par exemple, les Sapho, les Magda et tels autres rôles qui me semblent plus propres à exprimer le drame réel de la vie qui ne peut occuper qu'une place secondaire dans une œuvre chantée en mesure. »

~ Et après M^{lle} Calvé, voici M^{me} Rose Caron qui songerait aussi, dit-on, à aborder la carrière dramatique et entrerait, dès l'année prochaine, à la Comédie-Française, pour y tenir surtout l'emploi des grands premiers rôles tragiques, à côté de M^{me} Segond-Weber. En attendant, on va bientôt revoir l'éminente artiste à l'Opéra-Comique, dans l'*Iphigénie en Tauride*.

~ Le ministre des Beaux-Arts vient de nommer M. Loeb professeur de violoncelle au Conservatoire de Paris, en remplacement de M. Rabaud, décédé.

~ On dit que, pour le temps de la tournée qu'elle va faire en Amérique avec M. Coquelin, M^{me} Sarah Bernhardt a loué son théâtre à M. Jean de Reszké. M. Jean de Reszké donnerait trois fois par semaine, dans la salle de la place du Châtelet, des représentations lyriques consacrées au répertoire de Wagner, dont il serait, naturellement, l'interprète principal.

~ On écrit de Munich que le célèbre ténor Henri Vogl, qu'une grave maladie avait éloigné pendant quelques mois de l'Opéra, y est revenu complètement guéri. Il est rentré dans la *Valkyrie* et a été l'objet d'ovations extraordinaires.

~ La diète du duché de Brunswick a décidé de reconstruire complètement le théâtre de la cour et a voté à cet effet la somme de deux millions de francs. Le nouveau théâtre sera inauguré en automne 1901.

~ — A Dortmund a eu lieu le 6^e festival musical de Westphalie. L'orchestre comptait 194 musiciens et les chœurs étaient composés de 600 chanteurs des deux sexes. La *Messe en ré* de Beethoven, la Symphonie avec chœurs et *Orphée*, de Liszt, formaient les morceaux principaux du programme.

~ Un fait assez singulier vient de se produire au théâtre Dal Verme de Milan. La direction de ce théâtre avait engagé une jeune cantatrice, M^{me} Adelina Padovani-Farren, qui avait spécifié dans son contrat qu'elle choisirait elle-même le chef-d'orchestre appelé à l'honneur de diriger les représentations dans lesquelles elle daignerait, devant un public idolâtre, égrener les perles de sa voix. Devant les effets de cette prétention, jusqu'ici inconnue, les deux chefs actuels du théâtre, MM. Bonnazi et Delli Ponti, ont donné leur démission et se sont retirés en protestant.

~ Les fêtes de Pâques, qui marquent en général la fin de la saison pour les théâtres lyriques d'Outre-Rhin, ouvrent la série des festivals qu'on donne actuellement dans presque toutes les régions de la vieille Allemagne. A Nuremberg vient d'avoir lieu le premier festival musical bavarois (*Bayerisches Musikfest*), et on nous écrit que c'est surtout la Symphonie avec chœurs, sous la direction de M. Félix Weingartner, qui a enlevé tous les suffrages. A Aix-la-Chapelle on a célébré en même temps le 77^e festival musical du Bas-Rhin. Cette vieille et célèbre institution musicale a été favorisée par le plus grand succès. On y a exécuté l'oratorio *le Christ*, de Liszt, composé en 1856, mais exécuté seulement en 1873 à Weimar, et l'œuvre a été accueillie avec un véritable enthousiasme, qu'on peut cependant attribuer en partie aux sentiments archicatholiques de la population de cette région. Grand succès aussi pour *Ainsi parla Zarathustra*, l'œuvre symphonique que son auteur, Richard Strauss, dirigea en personne. Le jeune maître a aussi produit avec beaucoup de succès le *Roméo et Juliette* de Berlioz et la Symphonie avec chœurs, sans laquelle on ne peut plus composer un programme de festival en Allemagne.

~ A propos des représentations de *la Passion* qui ont lieu actuellement, il est intéressant de savoir ce que ces représentations rapportent à la commune d'Oberammergau et aux interprètes. En 1880 les recettes et les dépenses se sont balancées par 336.596 marks. De cette somme on a employé 80.000 marks pour la garde-robe du théâtre, 100.000 marks pour des constructions, des fondations municipales, et environ 110.000 marks pour rémunérer le concours des interprètes. En 1890, les recettes totales se sont élevées à 695.000 marks, sur lesquelles on a prélevé 200.000 marks pour la construction de la nouvelle salle, 200.000 marks pour la fondation d'un hôpital et pour des travaux de canalisation, et 242.000 marks pour honorer les interprètes. Mayr, qui jouait le rôle du Christ, a reçu 2.000 marks; six interprètes ont touché 1.300 marks;

41, 1.200 marks chacun; 138, 500 marks chacun, et 191, la plupart des jeunes gens et des enfants, 40 marks chacun. Cette année on espère atteindre une moyenne de 25.000 marks par représentation, ce qui donnerait pour les quarante représentations un total de recettes de un million de marks (1.250.000 francs). Le calcul ne paraît pas exagéré, car pour la première représentation on a encaissé 28.608 marks. Un conseil à donner à ceux qui ont l'intention de se rendre à Oberammergau: retenir son logement huit jours à l'avance et débattre à l'avance le prix de nourriture et de logement.

~ Le festival musical annuel de Stuttgart qui vient d'avoir lieu s'est distingué par une expérience intéressante. Ce festival était entièrement consacré à la musique de chambre, et les quatuors de Beethoven occupèrent dans le programme la plus grande place. Ajoutons que le célèbre quatuor Joachim, de Berlin, s'était chargé de leur exécution, ce qui assurait d'avance le succès du festival. Un quatuor vocal, composé de quatre artistes notables, a également remporté un gros succès. Un public fort nombreux a assisté aux trois concerts donnés en trois soirées consécutives; les amateurs sont accourus de toutes les villes qui entourent la capitale du royaume de Wurtemberg.

~ Un mot de Liszt.

M. Wilhelm Kienzl, l'auteur applaudi de l'opéra *l'Homme de l'Evangile*, raconte dans une récente publication artistique qu'il se trouvait, dans la soirée du 28 août 1879, chez Richard Wagner qui fêtait avec Liszt et quelques familiers de Wahnfried l'anniversaire de la naissance de Goethe. Au milieu de la conversation Liszt prit place au piano, ouvrit la partition pour orchestre de sa symphonie de *Faust* et l'interpréta d'une façon tellement merveilleuse que le petit auditoire, composé de musiciens *di primo cartello*, en remporta un souvenir ineffaçable. Au moment où le grand artiste était arrivé au fameux passage de la première partie de sa symphonie que Wagner a purement et simplement transporté dans le deuxième acte de la *Valkyrie*, probablement sans se souvenir de la partition de Liszt, Wagner interrompit son beau-père en s'exclamant: « Mais, mon petit papa (*Papachen*), je t'ai volé cela. » Et Liszt de répliquer, avec un sourire résigné: « Tant mieux, de cette façon, tout au moins, le public l'entendra. » Ça toujours été un crève-cœur pour Liszt de voir ses compositions si négligées, et de ne moissonner les lauriers et les ovations qu'en qualité de pianiste.



Le Gérant : GOJON.